

**Discours de Jean Cluzel, Secrétaire perpétuel
de l'Académie des Sciences morales et politiques,**

à l'occasion de la remise de l'épée d'académicien à Bernard Bourgeois

à la Sorbonne, le lundi 12 janvier 2004

Cher Bernard BOURGEOIS,

Au terme de brillants discours résumant parfaitement votre carrière et les principaux apports de votre pensée, il me revient l'honneur de prendre la parole au nom de notre Compagnie.

Vos amis sont aujourd'hui réunis autour de l'épée que votre élection vous donne le droit de porter. Cette épée n'a d'arme que le nom puisque les symboles qui l'ornent affirment les talents et l'expérience que vous allez mettre au service de l'Académie.

L'épée, comme l'habit, sont vestiges de l'époque napoléonienne. Ensemble, ils affirmaient l'appartenance des membres de l'Institut de France aux grands corps de l'État. Leur maintien témoigne de la fidélité aux missions fixées il y a plus de deux siècles.

De quoi s'agissait-il alors ? De contribuer à l'épanouissement des savoirs raisonnables et d'œuvrer à leur diffusion dans le corps entier de la Nation. Aussi, l'Institut de France devait-il, en 1795, naturellement couronner l'ensemble de l'édifice de l'Instruction Publique voulue à cette époque par le législateur.

C'est dire qu'en cette Académie vous avez, légitimement et naturellement, trouvé votre place. Comme philosophe certes. Mais aussi comme serviteur de l'État, dans la plus noble fonction qui soit : L'ÉDUCATION.

J'organiserai donc mon propos autour d'un CONSTAT et d'une RÉPONSE

- Face au CONSTAT du triple échec de notre école,
- la RÉPONSE de votre vie fut de vous mettre
 - au service de l'Éducation
 - en osant être un maître.

● *

*

LES TROIS ÉCHECS DE NOTRE ÉCOLE

L'école va mal, chacun en convient, sans toutefois réussir à trouver de remèdes cohérents pour faire face à :

- un échec cognitif
- un échec moral
- un échec anthropologique.

Premier échec. Nos générations n'ont pas su assurer la transmission des connaissances élémentaires à l'ensemble des enfants, malgré la prolongation de la scolarité. Les jeunes Français qui arrivent à la fin de leur obligation scolaire ne savent pas tous manier leur langue avec un minimum de correction. Ils en ignorent souvent les chefs d'œuvre, si bien que la transmission de la culture française ne se fait pas toujours dans les meilleures conditions. Les jeunes ne savent presque rien de l'histoire nationale et européenne ; ils sont laissés aux prises avec les démons des préjugés : chauvinisme, racisme, communautarismes. Ils n'ont souvent pour éducation civique que les idées toutes faites véhiculées par les médias de masse, ce qui ne leur donne guère le goût de participer à la vie démocratique ou de mettre leurs efforts au service de la communauté nationale. Lorsqu'ils suivent un enseignement professionnel, ils sont souvent traités — malgré déclarations et réformes successives — comme des élèves de second ordre, auxquels il serait inutile de donner les moyens d'un développement intellectuel comparable à celui des élèves des sections générales.

Deuxième échec. Nos générations n'ont pas su assurer la transmission des valeurs qui caractérisent l'idéal humaniste de notre tradition nationale : respect de la dignité humaine, respect démocratique et respect de toutes les minorités, tolérance ennemie de tous les fanatismes, politiques ou religieux, goût de la liberté et, enfin, sens de l'esprit critique. Il en est aujourd'hui trop qui ne se reconnaissent plus dans ces valeurs et qui n'ont pour seul souci que de satisfaire leurs appétits sans tenir compte d'autrui. Les lents progrès demandant des siècles d'efforts pour faire accéder l'humanité à l'état de droit se trouvent ainsi, en l'espace de quelques décennies, compromis et parfois annulés.

Troisième échec. Nos générations n'ont pas su assurer chez l'enfant la formation des structures mentales qui permettent au petit d'homme de devenir pleinement humain. Les animaux ne lâchent pas leur progéniture sans lui avoir enseigné, et souvent rudement, un certain nombre d'habitudes indispensables. Ils lui donnent ainsi les moyens d'affronter les difficultés et les risques de la lutte pour la vie dans l'impitoyable nature. Les enfants des nouvelles générations n'ont pas cette chance : d'une manière curieusement générale, on ne leur a pas appris l'importance primordiale des disciplines élémentaires qui donnent les bons réflexes et qui adaptent l'être humain aux exigences de la vie en commun. Pour réagir contre un certain formalisme, on est passé à l'autre extrême. A-t-on rendu l'homme plus heureux en libérant l'enfant des contraintes ? N'en a-t-on pas fait plutôt un être qui manque de points de repère et de savoir-vivre, dans tous les sens du terme ?

Ces trois erreurs fondamentales ont amené la dissolution du principe même qui fondait l'école : cette relation unique qui s'instaure entre celui qui enseigne et celui qui apprend, cette relation privilégiée entre un maître et ses élèves. Exactement comme Socrate l'imagina et le mit en pratique ; lui que des juges condamnèrent au

silence, mais dont la voix, à partir d'Athènes, voilà près de 2 500 ans, continue heureusement de s'élever toujours et de siècle en siècle...

* *
*

AU SERVICE DE L'ÉDUCATION

En bon hégélien, les institutions ne vous effraient pas, puisque vous savez qu'en dehors d'elles tout projet de liberté n'est qu'illusion.

C'est donc sur votre rôle au sein de l'institution scolaire que j'insisterai, c'est-à-dire l'exercice de votre esprit de responsabilité, mais aussi cette abnégation, qui vous poussa à accepter de siéger puis de présider, de longues années durant, les jurys des concours de recrutement : celui du concours d'entrée à la rue d'Ulm et surtout celui du concours de l'agrégation ; vous l'avez présidé sans discontinuer de 1980 à 1986, puis à nouveau en 1998 et 1999.

Ce fut une tâche ingrate et absorbante. Elle n'a pu être supportée qu'en raison du sentiment qui vous habitait de l'importance de la mission confiée. Grâce aussi à cette ouverture vers les autres qui caractérise les belles âmes, au nombre desquelles l'Académie vous tient, vous à qui peut si parfaitement s'appliquer la maxime de Montesquieu : « *Pour faire de grandes choses, il ne faut pas être un si grand génie ; il ne faut pas être au-dessus des hommes ; il faut être avec eux* ».

C'est bien dans cet esprit que vous avez mené, dans l'ombre, votre combat pour l'éducation, tant vous savez que l'acte d'enseigner — et donc le choix de ceux qui sont amenés à le faire — est primordial.

Ce même combat, vous n'avez pas hésité à le porter sur la place publique, en prenant des positions remarquées dans les colonnes de nos grands quotidiens, lorsque les réformes proposées étaient par trop absurdes et destructrices.

Contre la mise à mal du modèle scolaire républicain qui a formé des générations et que vous défendez, vous prônez de ramener l'école aux principes qui la fondèrent voilà plus d'un siècle, en prenant le risque que vos propos soient jugés rétrogrades... Oserais-je citer l'exemple d'une jeune enseignante qui s'entendit traitée de « fasciste », voilà quelques années, pour avoir osé, au cours d'un conseil de classe, prendre Jules Ferry comme modèle ? Ce simple exemple suffirait à convaincre les incrédules que les fondements eux-mêmes de l'école ont été atteints par les réformes successives — aussi généreux qu'en pussent paraître les objectifs, mais auxquelles manquaient le minimum de lucidité requis.

Heureusement la déréliction de notre système d'enseignement n'a pas entamé en vous, cher Bernard Bourgeois, la vocation de l'enseignant. Vous m'avez confié, un jour, que vous regrettiez qu'il soit impossible à un professeur d'Université de retourner quelques mois en lycée et m'avez avoué que vous auriez aimé faire découvrir la philosophie à des élèves de terminale.

Car vous ne vous trompez pas sur deux enjeux essentiels — la formation des enseignants et l'instruction du second degré. Pas plus que vous ne vous bercez d'illusions sur l'état réel de notre école aujourd'hui.

En ce moment même, on propose, dans le cadre d'une consultation nationale, 22 sujets de débat sur le rôle et l'avenir de l'école en France. La question est de savoir si les échanges organisés en resteront aux analyses sur l'école d'aujourd'hui sans oser aborder l'école de demain.

En sortira-t-il des réponses qui permettent de mieux gérer les 69 178 écoles, collèges et lycées des secteurs publics et privés confondus, dont 57 789 — la très grande majorité — sont des établissements des premiers et seconds cycles ? La masse à elle seule dissuade l'optimiste.

Parviendra-t-on à y puiser le courage de surmonter les corporatismes qui — là comme ailleurs et l'Éducation nationale ne fait pas exception — immobilise à chaque niveau toute volonté de réforme ?

* *
*

« OSER ÊTRE UN MAÎTRE »

Dès 1983, vous donniez au journal *Le Monde* un texte comportant cette admirable formule : « *Puissent tous les enseignants français pleinement oser, oui oser être des maîtres* ».

Quel beau mot que celui de « Maître » ! Il rappelle à chacun d'entre nous les visages d'instituteurs, de professeurs qui nous firent progresser dans la connaissance de nous-même et du monde. Il nous rappelle des salles de classe dont nous sortions enthousiastes d'un savoir nouveau. Il nous rappelle ces journées d'école au terme desquelles nous rentrions à la maison, heureux de nous sentir grandis et, pour tout dire, plus vivants que le matin, même si tout ce qu'il fallait apprendre nous semblait difficile.

La démocratisation de l'enseignement a constitué incontestablement un progrès, mais on ne doit pas se borner à la considérer sous l'angle purement quantitatif. Qui ne serait d'accord avec l'idée que la scolarité doive être étendue à tous, sachant que des dizaines et des dizaines de millions d'enfants à travers le monde ne verront jamais un livre ? Qui jugerait néfaste que l'on veuille lutter par l'éducation contre les inégalités sociales ? Personne assurément.

Mais, cette démocratisation — sans doute trop rapidement conduite et maladroitement imposée — eut aussi des répercussions sur la qualité même de l'acte d'enseigner : l'enseignant est souvent devenu un animateur socio-culturel, voire un garde d'enfants.

On ne dira jamais assez le mal qu'a pu faire sur des générations les excès du « pédagogisme ». Rappelons-nous les premiers temps des I.U.F.M (Institut Universitaire de Formation des Maîtres). — élevés sur les décombres des écoles

normales ! Rappelons-nous les ateliers « Danses bulgares », avec lesquelles on prétendait former les formateurs ! Les choses se sont depuis calmées. Toutefois, il en reste des séquelles et elles sont graves : le « pédagogisme » à la place de la pédagogie qui est l'art de celui qui sait enseigner. La science de l'éducation à la place de l'éducation qui est l'art de transmettre les règles nécessaires à la conduite de la vie.

On est loin de ces idées claires que vous aimez rappeler et qui fondèrent l'école républicaine. Cette école qui doit être « libérante et critique », selon vos propres paroles, et conduire ainsi les individus à leur pleine maturité de citoyens éclairés.

Tout au long de votre carrière professionnelle, vous avez su répondre d'excellente façon aux questions qui se trouvent — encore et toujours — au centre même des débats sur l'école :

Ces interrogations sont :

- Instruction ou éducation ?
- Lien ou non de l'école avec le marché du travail ?
- Lutte contre les inégalités sociales ou simple appréhension des difficultés de la société ?

À ces questions, vos réponses ont toujours été celles d'un maître n'ayant qu'un objectif : *former des citoyens heureux,*

- heureux de vivre ensemble,
- heureux d'être utiles à la société,
- heureux d'être des femmes et des hommes accomplis
- heureux parce qu'épanouis grâce à un enseignement n'oubliant ni les disciplines magistrales ni les possibilités d'accomplissement.

* *
*

EN MARCHE AVEC L'ESPÉRANCE POUR COMPAGNE

Trop de lâchetés, de cynisme et de démagogie font croire au grand public que notre jeunesse serait réfractaire à toute autorité. Il n'en est rien. Même s'il est exact que l'exercice de cette autorité doit passer par l'explicitation et l'explication de règles auparavant tenues comme définitivement acquises.

Ce sont des qualités de cœur, ce sont des qualités d'âme, c'est un savoir irréprochable, c'est une pleine conscience de son rôle qui transforment un homme en serviteur de la cité et de la démocratie par l'éducation de la jeunesse.

Comme tout professeur, vous savez qu'enseigner est une vocation. Car seule une vocation permet de faire face à de telles exigences.

Comme tout pédagogue, vous savez que l'on enseigne autant ce que l'on est que ce que l'on sait. C'est par l'exemple que commence l'acte d'enseigner.

En ce moment et en Sorbonne, ce n'est pas seulement le philosophe que notre Compagnie accueille, mais le maître ; l'homme qui a su élever sa vie au niveau de son idéal d'humanité ; l'homme qui s'est donné pour mission de proposer à ses collègues et aux jeunes de partager ses valeurs humanistes et républicaines.

Car c'est ainsi que progresse la civilisation.

Soyez-en, cher Bernard Bourgeois, très sincèrement remercié. Notre Compagnie est heureuse et fière d'accueillir en son sein un homme tel que vous. Car, avec vos confrères, vous saurez tisser des liens encore plus profonds avec cette Université à laquelle nous devons tant ; et qui nous rassemble en me permettant de vous remercier d'être ce que vous êtes.